

LA STRATÉGIE DES ANTILOPES

Du même auteur

L'Air de la guerre
Sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine
récit
prix Novembre 1994
L'Olivier, 1994
et « Points », n° P60

La Guerre au bord du fleuve
roman
L'Olivier, 1999
et « Petite bibliothèque de l'Olivier », n° 38

Dans le nu de la vie
Récits des marais rwandais
prix France-Culture 2001
Seuil, 2000
et « Points », n° P969

Une saison de machettes
récit
prix Femina 2003
Seuil, 2003
et « Points », n° P1253

La Ligne de flottaison
roman
Seuil, 2005
et « Points », n° P1763

La Stratégie des antilopes
récit
Prix Médicis 2007
Seuil, 2007
et « Points », n° 1993

Où en est la nuit
roman
Gallimard, 2011
Et « Folio », n° 5432

Robert Mitchum ne revient pas
roman
Gallimard, 2013

Fiction & Cie



Jean Hatzfeld
LA STRATÉGIE
DES ANTILOPES

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Éditions du Seuil, août 2007, pour *La Stratégie des antilopes*

ISBN : 978-2-02-117387-1

© Éditions du Seuil, mars 2014, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

LA STRATÉGIE DES ANTILOPES

Encore des questions ?

« Quand Satan a proposé les sept péchés capitaux aux hommes, l'Africain a tiré la gourmandise et la colère. J'ignore s'il les a choisis au premier tour ou au dernier. Ni ce que les Blancs ou les Asiatiques ont attrapé pour eux, car je n'ai pas voyagé dans le monde. Mais je sais que ce choix nous sera toujours contrariant. La convoitise souffle sur l'Afrique plus de chamailles et de guerres que la sécheresse ou l'ignorance. Et dans le brouhaha, elle a réussi à souffler un génocide sur nos mille collines. »

Comme pour les alléger, Claudine Kayitesi interrompt ces paroles sur un lent sourire, et ajoute : « Je suis contente d'être africaine, car sinon je ne pourrais être contente de rien. Mais fière en tout cas pas. Peut-on être fière si on se trouve gênée ? Je suis simplement fière d'être tutsie, ça oui, absolument, parce que les Tutsis devaient disparaître de la terre et que je suis bien toujours là. »

Lors de ma dernière visite, deux ans plus tôt, Claudine occupait l'ancienne maison de sa cousine, en compagnie d'une marmaille des environs, en haut d'un chemin abrupt sur la colline de Rugarama. Une maison en pisé, déjà très lézardée et couverte de tôle rouillée, mais entourée d'un magnifique jardin odorant, soigné de ses propres mains. Derrière, une cahute abritait les marmites et l'enclos d'un veau.

Depuis, les paysans des champs limitrophes sont sortis du pénitencier, en particulier l'assassin de sa sœur, qu'elle appréhende

de croiser à la nuit tombée. Elle a donc été soulagée de quitter les lieux et de suivre, sur une autre parcelle, son mari Jean-Damascène, ancien camarade d'école primaire, au lendemain d'un mémorable mariage qu'elle raconte ainsi : « Avec mon époux, on s'est reconnus il y a deux ans, on s'est d'abord échangé des paroles d'amitié, on s'est envisagés à la Nouvelle Année, on s'est accordés en juillet. Le mariage a été une fête grandiose, les choristes l'ont préludé en pagnes ornementaux, comme sur les photos ; j'ai vêtu les trois robes traditionnelles, mon mari a caché ses mains dans les gants blancs, l'église a proposé son enclos et ses nappes, trois camionnettes transportaient la noce, des Fanta, du vin de sorgho et des casiers de Primus, évidemment. L'ambiance nous a pris quelque trois jours inimaginables. Grâce au mariage, le présent montre un gentil visage, mais le présent seulement. Parce que je vois bien que l'avenir est déjà mangé par ce que j'ai vécu. »

Aujourd'hui, Claudine habite un pavillon de construction récente, aligné parmi les dizaines de pavillons identiques d'un *moudougoudou* encastré sur un versant de rocailles et de broussailles, un peu au-dessus de la grande route de Nyamata, à quelques kilomètres de Kanzenze. À notre arrivée, elle pose une gerbe de fleurs en tissu sur la table basse pour rehausser les bouquets naturels, éloigne de la cour une meute de gamins curieux, tire les rideaux, s'assoit dans l'un des fauteuils en bois avec une mimique amusée.

« Encore des questions ? feint-elle de s'étonner. Toujours sur les tueries. Vous ne pouvez donc cesser. Pourquoi en ajouter de nouvelles ? Pourquoi à moi ? On peut se sentir embarrassée de répondre. On peut se trouver blâmable en première ligne d'un livre. Dans les marais, les Tutsis ont partagé la vie des cochons sangliers. Boire l'eau noirâtre des marigots, fouiller la nourriture à quatre pattes dans la nuit, faire ses besoins à la va-vite. Pis, ils vous l'ont dit, ils ont mené l'existence du gibier, ramper dans la vase, écouter les bruits, attendre la machette des chasseurs. Mais

une chasse surnaturelle, parce que tout le gibier devait bien disparaître, sans même être mangé. En quelque sorte, ils ont vécu la lutte du Bien et du Mal, directement sous leurs yeux, sans fioritures, si je puis dire.

« Moi, je dois bien penser que le Bien a finalement gagné, puisqu'il m'a offert l'opportunité de fuir et de survivre et que je suis désormais convenablement entourée. Mais le papa, la maman, les petites sœurs et tous les agonisants qui murmuraient dans la boue, sans oreilles apprêtées pour entendre leurs derniers mots, ils n'ont plus à répondre à vos questions. Toutes les personnes coupées qui soupiraient après un souffle humain de réconfort, tous les gens qui savaient qu'ils s'en allaient tout nus, parce que leurs habits leur étaient volés avant la fin. Tous les morts qui pourrissaient enfouis dans les papyrus ou qui séchaient sous le soleil, eux tous, ils n'ont plus à qui dire qu'ils pensent le contraire. »

Claudine garde un secret mais elle ne se plaint jamais de rien. Tous les matins, elle descend avec son mari dans le champ, à midi elle allume le feu sous la marmite, l'après-midi, elle va de-ci de-là, ses copines, la paroisse, Nyamata. Elle ne réclame plus réparation, renonce à la justice. Elle ne coopère guère, ne fait semblant de rien, ne craint pas les mots. Elle ne dissimule pas ses angoisses et sa haine des tueurs, ni sa jalousie envers ceux qui peuvent encore présenter leurs parents à leurs enfants, ni la frustration de n'avoir pas décroché un diplôme d'infirmière : « J'échange des mauvais regards avec les difficultés de rencontre sans baisser les yeux », résume-t-elle ; mauvais regards qui contrastent avec la gaieté de son visage, ses robes en étoffes écarlate, la turbulence de ses deux enfants qui ne cessent de lui tourner autour.

Elle anticipe une question et sourit : « Oui, le calme est bien là. J'ai de beaux enfants, un champ un peu fertile, un mari gentil pour m'épauler. Il y a quelques années, après les tueries, quand vous m'avez rencontrée pour la première fois, j'étais une simple

filles au milieu d'enfants éparpillés, dépourvue de tout, sauf de corvées et de mauvaises pensées. Et depuis, ce mari m'a fait devenir une dame de famille, d'une façon inimaginable. Le courage me tire par la main le matin, même au réveil de mauvais rêves, ou pendant la saison sèche. La vie me présente ses sourires et je lui dois la reconnaissance de ne pas m'avoir abandonnée dans les marais.

« Mais pour moi, la chance de devenir quelqu'un est passée. À vos questions, les réponses de la vraie Claudine, vous ne les entendrez jamais, parce que j'ai un peu perdu l'amour de moi. J'ai connu la souillure de l'animal, j'ai croisé la férocité de la hyène et pire encore, car les animaux ne sont jamais si méchants. J'ai été appelée d'un nom d'insecte, comme vous le savez. J'ai été forcée par un être sauvage. J'ai été emportée là-bas d'où l'on ne peut rien raconter. Mais le pire marche devant moi. Mon cœur va toujours croiser le soupçon, lui sait bien désormais que le destin peut ne pas tenir ses simples promesses.

« La bonne fortune m'a offert une deuxième existence que je ne vais plus repousser. Mais elle va être une moitié d'existence, à cause de la coupure. J'ai été poursuivie par la mort quand je voulais survivre de n'importe quelle manière. Puis j'ai été harcelée par le destin quand je demandais à quitter le monde et la honte qui gâchait mon intimité.

« J'avais offert ma confiance de jeune fille à la vie, sans manigances. Elle m'a trahie. Être trahie par les avoisinants, par les autorités, par les Blancs, c'est une terrible malchance. On peut mal se conduire par après. Par exemple, un homme qui refuse de prendre la houe pour s'attarder au cabaret, ou une femme qui délaisse ses petits et ne veut plus se soigner.

« Mais être trahie par la vie, qui peut le supporter ? C'est grand-chose, on ne sait plus se laisser aller dans la bonne direction. Raison pour laquelle, à l'avenir, je me tiendrai toujours un pas de côté. »

Une longue file d'alléluias

À la saison sèche, une torpeur poussiéreuse et néanmoins éblouissante fige la région de Rilima, la plus aride du Bugesera, où, sur une butte, s'élèvent les murailles en briques du pénitencier. Toutefois, en ce début janvier, une foule de prisonniers, sautillant sur place dans la cour, paraît indifférente à la canicule lorsque s'ouvrent devant elle les immenses portails. Ces détenus, revêtus de fripes disparates, s'élancent à petits pas précipités, comme s'ils voulaient sortir au plus vite sans risquer la moindre bousculade.

Sous les ordres de bidasses désabusés, ils se rassemblent à l'ombre d'un bois d'eucalyptus, seul îlot de verdure à l'usage des fonctionnaires de la forteresse. Ils ne chantent pas, comme d'autres prisonniers qui, plus loin, dans leurs uniformes roses, sans un regard pour eux, vont et viennent jusqu'au lac en deux files impeccables pour la corvée d'eau. Leurs chuchotements ne parviennent pas à dissimuler leur excitation. À la fois dociles et fébriles, inquiets et enjoués, ils ne semblent pas savoir quelle attitude adopter ; non sans raison car, à la surprise de tout le monde et principalement d'eux-mêmes, ils viennent d'être libérés sans explication, après sept années de captivité.

La radio a diffusé l'information trois semaines plus tôt dans un laconique communiqué présidentiel lu tel un bulletin météo. Il annonçait la libération d'une première vague de quarante mille détenus, tous de grands tumeurs condamnés pour génocide, dans six pénitenciers à travers le pays.

Au coup de sifflet, ces prisonniers de Rilima franchissent la barrière de l'enceinte avec des gestes obséquieux à l'adresse des gardes, dévalent un versant de rocailles et sautent par-dessus les taillis. Parmi eux se trouvent, une nouvelle fois ensemble, les gars de la bande de la colline de Kibungo, ceux qui participèrent au livre *Une saison de machettes*. Pio Mutungirehe, le benjamin de la bande qui n'est plus si jeune; Fulgence Bunani, l'éternel apprenti vicairé qui a miraculeusement sauvé ses sandales blanches pendant sa captivité; Jean-Baptiste Murangira, droit comme un i dans son rôle de président d'une association de repentance; Alphonse Hitiyaremye qui n'en peut plus de gesticuler ou de sourire, aux gardes, aux passants, aux collègues; Léopold Twagirayezu, à l'inverse, solennel; Pancrace Hakizamungili plus méfiant, presque aux aguets, mais qui pense déjà à sa première Primus; Adalbert Munzigura débordant d'énergie en tête du cortège, comme il l'était en première ligne des expéditions de tueries. Tous ensemble, à l'exception de Joseph-Désiré Bitero, confiné pour longtemps dans le quartier des condamnés à mort.

Pancrace se souvient de ce dernier jour au pénitencier :

« Vraiment, je ne croyais pas à cette chance extraordinaire de sortir un jour de prison. On entendait bien des ouï-dire de visiteurs, mais je ne comprenais pas comment ce pouvait être vrai. Le 2 janvier 2003, quand la radio nous a lu le communiqué présidentiel, on était trop réjouis, ça débordait des lèvres, on n'échangeait rien de plus que de simples paroles revigorantes. On a passé la dernière nuit en chantant. Nombre ne voulaient même plus manger. Deux ambiances dans la prison rivalisaient, les avouants échangeaient des alléluias, tandis que les désavouants lançaient des mots injurieux et des paroles frustrées. »

Son vieux compère Ignace Rukiramacumu :

« J'ai pensé à l'*urwagwa* qu'on allait boire. J'avais cru qu'on n'en goûterait plus jamais de la vie, qu'ils avaient tiré la porte derrière nous jusqu'à la fin du monde. Avant cette libération, chaque fois que de furieuses épidémies nous attaquaient, on s'imaginait bientôt enterrés en prison. On comptait le nombre de morts et le nombre qu'on restait, et on calculait le temps qu'on allait durer.

« Suite à mon grand âge, j'ai embarqué sur un camion réservé aux vieux et aux malades. On a stoppé à Nyamata dans les ténèbres. On n'osait pas monter par la forêt directement, on s'est blottis la première nuit dans la cour du district. Au matin, on a pris nos sacs. C'était jour de marché. On a contourné deux fois, sans oser s'approcher, puis on a grimpé les chemins. Parmi les gens croisés qui descendaient au marché, on reconnaissait des rescapés. J'ai entendu des cris de méchanceté au passage, des avis de vengeance, mais ça n'a pas duré. Il y en a qui lançaient des bonjours, même s'il s'entendait qu'ils ne venaient pas de bon cœur. »

Les plus jeunes de la bande, Pio, Pancrace, Fulgence, Alphonse, s'en vont à pied, comme le raconte ce dernier :

« On formait une ligne de deux mille prisonniers. Chemin faisant, on entendait des amitiés, des moqueries ou des railleries, raison pour laquelle on rentrait nos chants pour ne pas attiser l'attention. Je me disais dans mon for intérieur : C'est incroyable, avoir pitié de nous à ce point-là, ça ne devrait pas exister. »

Les colonnes de prisonniers prennent une piste amollie par une épaisse poussière, à travers un vallonement désertique où les tons jaunes et gris remplacent l'ocre et le vert des collines de Nyamata. Ils avancent sous le regard de vaches efflanquées qui ruminent sans fin leur maigre fourrage, à l'ombre de quelques rares arbres, et croisent des files de porteuses de bidons en marche vers l'unique filet d'eau à vingt kilomètres alentour. Ils pénètrent en

silence dans ce paysage de pierrailles planté d'arbustes – bigarré par des landes de maïs et de sorgho au bord de quelques marais ou lacs –, traversent un ancien territoire d'éléphants, de lions, chassés par les premiers afflux de réfugiés, eux-mêmes fuyant les guerres du Burundi ou les pogroms au nord, sorte d'erg qui plus tard, ils s'en souviennent, servit de base arrière aux troupes rebelles des *inkotanyi*, avant leur entrée en guerre contre le régime du président Habyarimana.

Sur ces terres d'agriculture ingrates, peuplées, depuis quelques décennies, de familles persuadées d'avoir conquis dans la désolation aréique de leurs parcelles et la vétusté de leurs baraques rouillées le privilège d'échapper à la furie ethnique des régions environnantes, ni la soif ni la fatigue ne ralentissent la marche des anciens prisonniers.

À Nyamata, la bourgade de la région, les gens ont appris la libération des prisonniers avec stupeur. Parmi eux, les personnes qui participèrent au premier livre, *Dans le nu de la vie*, rescapées des marais de Nyamwiza, se souviennent très bien du choc de cette nouvelle.

Angélique Mukamanzi :

« J'ai entendu le communiqué à la radio. On s'habituaît à notre nouvelle existence de rescapés, les travaux ménagers poussaient les mauvaises pensées dans le trou de l'oubli. On revenait dans l'existence, le temps se rangeait de notre côté. Soudain, à cause de l'annonce, il a changé de camp. J'ai ressenti des tremblements dans le corps. Les souvenirs se sont cognés. On s'est rassemblés dans le *moudougoudou* par petits groupes de connivence, on s'est demandé comment ces tueurs allaient comparaître.

« Les premiers prisonniers que j'ai vus montaient vers chez eux, moi je descendais vers Nyamata, ils évitaient les regards. Ils essayaient de rester serrés dans la file, ils s'accroupissaient au

passage pour nous saluer. Ces gens avaient tellement coupé avec leurs machettes qu'ils devaient bien mourir à leur tour. Je n'étais intéressée par rien d'autre.»

Janvier Munyaneza :

« Tout le monde s'étonnait de leur bonne santé. Ils étaient bien, propres, ils semblaient engraisés. D'ailleurs, par après, on a remarqué que le travail les faisait transpirer d'une étrange façon. Ça se voyait que la crainte les rendait gentils.

« Avant leur retour, les autorités nous avaient réunis, pour nous sensibiliser. Nous obliger à ne pas les agresser ni les vexer, et à attendre les procès *gaçaça* pour les accuser, sans montrer de malveillance. Aux garçons tutsis qui se proclamaient vengeurs, les autorités rétorquaient qu'ils pourraient prendre bien la place des prisonniers à Rilima. »

Claudine Kayitesi :

« Je suis sortie avec les enfants pour les regarder, ils passaient en file droite avec des sacs sur la tête, on ne s'est rien échangé. Les enfants étaient effrayés, ils pensaient que les prisonniers allaient de nouveau machiner. Moi, j'étais seulement curieuse de les voir. Le premier que j'ai reconnu, c'est un avoisinant nommé Cambarela. C'est bien lui qui a coupé ma grande sœur. Eux, ils disaient d'une voix honteuse : "Alléluia, alléluia! Comment ça va? Que Dieu vous protège! Aimez-vous les uns les autres. On va prier pour vous, c'est bien sûr désormais." On les regardait bouche bée, sans remuer la main. »

Les anciens prisonniers n'ont pas le temps de déballer leurs sacs, car chez eux les attend une convocation à un stage de réconciliation civique, dans un camp de baraquements de la région de Bicumbi où ils repartent aussitôt.

Alphonse décrit ainsi ce séjour de formation :

« On nous a enseigné comment nous comporter face aux familles éprouvées. Se montrer humble, se montrer peureux dans le brouhaha, éviter les bousculades face aux folies des rescapés. Éviter aussi les intempéries du sida et maladies consorts. Apprendre à cuire des briques pour les veuves éplorées ou les enfants abandonnés.

« Mais la leçon numéro une était pointée sur nos épouses. Les éducateurs nous ont avertis que tous les prisonniers allaient affronter les épidémies d'adultères, les mômes de sauvette, les ventes de parcelles. On nous a appris que, puisque l'État nous avait pardonné, on devait à notre tour pardonner aux épouses infidèles, qui ne pouvaient pas savoir qu'on survivrait à la prison et qui avaient soulevé la houe sans les bras d'un homme pour les épauler.

« En prison, nombre de prisonniers s'étaient montrés furieux contre leurs épouses dispendieuses ou infidèles. Ils leur promettaient le plus terrible sort, mais les encadreurs les ont très méchamment corrigés. Ils ont répété la leçon : rester calme avec son épouse fautive, se montrer pacifique avec son avoisinant, et patient avec le traumatisé, être docile avec les autorités. Défricher les parcelles sans tarder. »

À la fin du stage, les prisonniers repartent pour la dernière étape du retour définitif vers leurs collines. Alphonse, toujours :

« J'ai quitté le camp avec le baluchon sur la tête et marché en compagnie de fortune. À Nyamata, j'étais embrouillé dans la grande rue par les questions, je me suis dépêché de quitter, pour ne pas attirer le mauvais œil. Mon épouse m'a convenablement accueilli. Mes enfants se sont montrés grandis et souriants. On n'a pas fêté ça avec du poulet, à cause des avoisinants, on ne voulait pas se montrer trop contents, on a préféré cuire des pommes de terre.

« Autrefois, je possédais plusieurs maisons en plus d'un cabaret,

mon épouse les a vendus. J'avais des stocks, le temps les a vidés évidemment. Je suis allé tout de suite visiter la parcelle. Jadis, c'était un champ resplendissant, des bananeraies florissantes; quand je suis arrivé, j'ai déploré une friche plus sauvage qu'une pampa. J'ai taillé quelques bananiers indemnes. Je me suis accordé deux jours de repos. Normalement, je devais bien attendre dix-neuf jours les résultats du test sida avant de prendre mon rang de mari.

« Au centre, ce n'était plus chaud comme auparavant. La pauvreté et le découragement avaient nettoyé les petits cabarets des bons mots. Toutefois, je voyais que les deux camps avaient été sévèrement sensibilisés. Les Hutus avaient appris à raccrocher leur méchanceté, les Tutsis à raccrocher leur rancune. »

Panrace :

« Ceux qui n'avaient pas d'argent pour le camion sont partis en file. Dans la brousse, on s'est étirés par compagnies de collines. On retenait les chansons mais pas les petits cris chaleureux.

« Depuis neuf ans je n'avais pas piétiné Nyamata. J'ai observé les photos des publicités, les nouvelles marques des taxi-bus, les murs brûlés, la ville semblait chaotique. On n'a rien bu pour se hâter. J'ai commencé à enlacer des camarades à Nyarunazi, j'avais hâte d'arriver pour mettre des habits avantageux. Mes sœurs ont acheté l'*urwagwa* et des mets spéciaux avec des pommes de terre, sans viande malheureusement. La famille s'est montrée joyeuse. Toutefois je pouvais déplorer des aggravations: les tôles trouées, les charpentes attaquées par les termitières, les ciments fendus. Tous les bananiers avaient péri.

« Le lendemain, je me suis assis dans la cour pour recevoir les visites des gens de connaissance. Ils voulaient savoir notre vie de prison, les nouvelles de ceux qui n'avaient pas avoué, surtout les noms qu'on avait prononcés au tribunal. Certains venaient me saluer de bon cœur, d'autres simulaient la gentillesse, parce qu'ils avaient bien espéré que je reste en prison. Dans la nuit,

l'obscurité me jetait des inquiétudes, j'ai attendu le lever du jour pour visiter le champ. Le deuxième jour, la malaria des marais m'a attrapé, toutefois je me suis remis droit dans la culture. J'ai désouché, défriché. La méthode n'avait pas changé mais les articulations criaient fatigue.

« Au début, j'hésitais à monter au centre de Kibungo. Je craignais les gens de rencontre, les paroles risquantes. J'ai attendu un mois, et j'ai touché ma première Primus. C'est un avoisinant qui me l'a payée. J'enviais ça, c'était une tentation très tourmentante à Rilima. Je n'osais plus l'imaginer parce que le temps n'était pas secourable.

« Dans la bande, l'amitié n'a pas faibli, on se rencontre souvent, sauf Adalbert qui mène l'existence bourgeoise à Kigali. Lui, quand il revient ici, il se montre en habits plissés, il offre abondamment des boissons au cabaret, et on cause sans embêtement.

« En prison, on se couchait entassés sur les paillasses, sans place dans le sommeil pour les rêves trop désobligeants. En prison, on avait oublié les tueries, je veux dire leurs tracassantes sensations, on ne rêvait que de souvenirs de petit enfant, ou des pénibles moments de prison, comme les chamailles ou les maladies. Mais depuis la libération, on évoque les tueries dans les conversations, raison pour laquelle les rêves rebroussent chemin pour nous ronger. À la maison, on dort libre, on dort plus vrai, de sorte que les mauvais rêves réapparaissent très clairs : les brûlures des maisons, les chasses dans les marais, le sang dans les mares, et surtout les gens, derrière qui on courait.

« Je n'ai pas visité de rescapés, j'ai craint leurs traumatismes. On s'est croisés, on a pu se saluer sans méchanceté, ça nous contentait. Je n'ai rien remarqué de dangereux dans les regards. Au fond, je pense qu'on a été sévèrement sermonnés des deux côtés.

« J'ai été chargé, j'ai été condamné, j'ai été gracié. Je n'ai pas demandé pardon. Au fond, ça ne vaut pas la peine de demander pardon, s'il ne peut pas être accepté. »

Stupéfaits, inquiets quand ils ne sont pas terrorisés, les rescapés attendent les contrecoups de ces retours. Les mois passent, Claudine raconte :

«Aucun prisonnier ne s'est présenté pour demander pardon. Ils ont peur de dialoguer de façon que si on approche d'eux ils jettent vite un bonjour pour éviter de toucher la main, ils se présentent comme des anges, mais ils se détournent de tout geste intime avec nous.

«Moi, je serais capable de les regarder fusillés les uns derrière les autres en public. Ils ont coupé à s'en casser les bras, en plein jour. Leur pardonner ne signifie rien d'humain. Ce peut être la volonté de Dieu, mais pas la nôtre.

«À leur sortie, il s'est vu qu'ils avaient été corrigés en prison ; changés, c'est autre chose. Celui qui a saisi une première chance de couper à cette cadence-là, il ne peut en refuser une deuxième si une nouvelle guerre l'appelle de la main. Les premiers jours, quand ils se sont promenés en liberté, mon rêve est réapparu : on courait, des tueurs nous poursuivaient, des gens étaient attrapés, moi je m'esquivais, je me retournais, je voyais ces morts assis et devisant, qui ne voulaient plus de moi. Par après, je me suis habituée aux prisonniers, ce rêve s'en est allé. On se conditionne à avoisiner.»

Berthe Mwanankabandi :

«Moi, je me suis troublée, j'étais découragée, je suis partie à Butare, j'ai croisé une liaison de prière. Elle m'a placée à la journée comme fille de salle à l'hôpital. J'avais juré de ne plus retourner pour ne plus croiser des regards si malfaisants. Évidemment, je suis revenue.

«Aucun n'a envoyé un message d'excuses ou un petit cadeau. Ils s'en fichent ou ils craignent des remontrances. Ils pensent que, puisqu'ils sont libérés par un communiqué du président de la

République, il n'est plus avantageux pour eux de s'accroupir ou de balbutier devant de simples cultivateurs. Au fond, ils croient qu'ils n'ont plus à envoyer de pardon valable, puisqu'ils n'ont pas reçu de punition valable.

« Le premier prisonnier croisé fut mon meilleur enseignant, du nom de Jean. C'est bien moi qui ai sursauté. Il portait un veston très bon. Il ne m'a pas dit bonjour, moi non plus. Je me suis sentie frustrée, je me suis écartée sur le chemin. »

Innocent Rwililiza :

« Au fond, qui parle de pardon ? Les Tutsis, les Hutus, les prisonniers libérés, leurs familles ? Aucun d'eux, ce sont les organisations humanitaires. Elles importent le pardon au Rwanda, et elles l'enveloppent de beaucoup de dollars pour nous convaincre. Il y a un Plan Pardon comme il y a un Plan Sida, avec des réunions de vulgarisation, des affiches, des petits présidents locaux, des Blancs très polis en tout-terrain turbo. Ces humanitaires donnent des leçons aux enseignants, sensibilisent les conseillers communaux. Ils financent des projets d'aides assorties. Nous, on parle du pardon pour être bien considérés et parce que les subventions peuvent être lucratives.

« Mais dans nos causeries intimes, le mot "pardon" est étranger, je veux dire, contraignant. Par exemple, tu vois revenir Adalbert, il a commandé les tueries sur Kibungo, il a été gracié, il parade à Kigali, il retrouve sa machette sur sa parcelle. Toi, tu es de Kibungo, à cinq cents mètres de chez lui, tu as perdu le papa, la maman, deux sœurs, l'épouse et le garçonnet. Tu croises Adalbert au centre, lui à toi, toi à lui : qui va prononcer le mot pardon ? C'est surnaturel. Au fond, le temps nous oblige à tout avaler. »

Jeannette Ayinkamiye :

« Les sortir du pénitencier, ce pouvait être accepté parce que les parcelles réclament des travailleurs, mais il fallait d'abord payer